

destiné à en faire la proie du capitalisme. La dernière semaine vécue par le prolétariat français est à ce point de vue significative car elle prouve qu'au terme de leur dissolution, les ouvriers sont bien capables de déterminer d'imposantes manifestations de classe mais qu'ils ne peuvent faire surgir de leur sein des organismes capables de leur faire remonter en quelques jours le courant et de les mettre sur la seule voie qui puisse empêcher la guerre : la révolution.

C'est seulement lorsque à la putréfaction du mouvement ouvrier correspond — et dans toutes ses phases — l'ascension idéologique d'une avant-garde révolutionnaire que des fractions infimes du prolétariat peuvent se préserver de l'emballement chauvin général et maintenir haut et ferme le drapeau de la lutte des classes. A ce point de vue une expérience reste nette et concluante : celle des bolcheviks qui se sont formés au cours de dix-sept années de luttes fractionnelles au sein de la Deuxième Internationale.

Aussi importante qu'ait été l'action individuelle des militants syndicalistes de la « Vie Ouvrière », l'expérience est là pour nous prouver que c'est seulement un groupement sélectionné dans le milieu historique où s'est développé le prolétariat d'avant-guerre : la Deuxième Internationale, que la lutte prolétarienne contre la guerre impérialiste a pu être poussée à ses conséquences extrêmes, car il est le seul ayant pu formuler un programme avancé de la révolution prolétarienne et par là, le seul qui ait pu jeter les bases pour le nouveau mouvement prolétarien.

Une analyse comparative de l'évolution du prolétariat français et russe au cours de la guerre serait fort instructive car elle nous permettrait de saisir le moteur réel de l'histoire lorsque passe le rouleau compresseur de la guerre impérialiste. En France, le prolétariat voit ses organisations de classe emprisonnées par un capitalisme puissant et développé et se trouve dans l'impossibilité historique de donner naissance à une avant-garde marxiste. Ses réactions de classe se disperseront sur le front revendicatif et revêtiront la forme du syndicalisme révolutionnaire. En Russie, par contre, les convulsions de classe qui accompagneront l'ascension de la bourgeoisie russe permettront la constitution du groupe bolchevik qui trouvera, dans les

fondements mêmes de la société russe, la force d'acquiescer un programme international de la révolution qui fera du prolétariat russe, pendant la guerre, le secteur le plus avancé de la révolution prolétarienne.

Quand éclate la guerre, et même au cours de son déroulement, il n'est pas vrai que, spontanément, sous l'effet des contrastes sociaux mis à nu par le massacre des ouvriers, se vérifie la constitution de groupes acquiesçant immédiatement la perception profonde du nouveau cours des situations, ou même que se produise une évolution de ces groupes occupant une position intermédiaire entre l'opportunisme et le marxisme, évolution aboutissant directement à des positions révolutionnaires. Cela peut être vrai pour des personnalités, mais les groupes politiques ne font que poursuivre leur évolution antérieure et malgré leur participation à Zimmerwald, les indépendants de Ledebour, les socialistes à la Grimm ou le parti socialiste italien n'en resteront pas moins profondément opportunistes. L'expérience prouve même que les espoirs de Lénine lorsqu'il signa le manifeste de Zimmerwald rédigé par Trotsky, sur le pas en avant qui venait être fait malgré les insuffisances de ce dernier étaient peut-être fondés quant à la première manifestation internationale qui venait d'être posée, mais qu'ils étaient peu fondés quant au pas en avant qu'auraient accompli la plupart de ses co-signataires. Ce problème nous l'examinerons d'ailleurs plus en détail lorsque nous aborderons l'étude de Zimmerwald.

Un autre point que Rosmer a eu le grand mérite de situer en pleine clarté, bien qu'il n'en ait exposé que les faits et non la doctrine, est celui des conditions sociales de la guerre et, partant, celui des racines des guerres. « Quand la guerre passe, cela signifie que les gouvernements relèvent le défi de la classe ouvrière ». Et « quand le gouvernement relève le défi, dédaigne ces menaces, c'est qu'il a acquis la conviction de pouvoir le faire impunément : il sent que la préparation de la guerre a entamé les organisations socialistes et révolutionnaires, et l'Union Sacrée se réalise presque instantanément parce qu'elle est déjà sous-entendue ». Et, au début de la guerre, ajoute Rosmer, il y a déjà un vaincu, c'est la classe ouvrière. L'enchaînement des faits, lors de la guerre de 1914, donne parfaitement raison à Rosmer et pour peu

que ces constatations soient généralisées à l'ensemble du système capitaliste on peut aboutir au postulat marxiste posé par notre fraction, à savoir que les racines des guerres doivent être recherchées dans le déchaînement même de la lutte des classes.

Les grèves qui accueillent Poincaré à St-Petersbourg et qui se placent d'ailleurs dans une atmosphère internationale d'effervescence ouvrière font comprendre au capitalisme mondial que l'on est arrivé à un point extrême de la tension sociale et qu'aucune voie intermédiaire n'existe plus : ou la guerre ou la révolution. Dès lors la solidarité des différents capitalismes s'exprimera nettement pour mobiliser les ouvriers sur les différents fronts nationaux. Le capitalisme en France et en Allemagne laissera agir la social-démocratie qui aura carte blanche et bien vite il mettra au rancart les mesures répressives prévues en cas de mobilisation. Il comprendra que les ouvriers ne peuvent exprimer leur réaction dans des manifestations sans lendemains alors qu'il aura à sa solde les organisations ouvrières qui manœuvreront habilement pour jeter les ouvriers dans la mêlée. Avant même de commencer les hostilités il y aura un vaincu : le prolétariat et c'est alors que se déclancheront les appétits impérialistes, de même que ces appétits reflueront au second plan lorsque le prolétariat se réveillera pour rechercher son chemin révolutionnaire. Ce que la guerre de 1914 avait déjà mis en lumière, la première phase d'après-guerre l'a mis cruellement en relief. L'appui de la France pour le réarmement allemand fut le prix de l'écrasement du prolétariat. La solidarité internationale du capitalisme lors du conflit italo-abyssin pour étrangler les ouvriers de tous les pays, c'est ce qui permit à l'Italie de conquérir l'Ethiopie. Et peut-être verrons-nous ce même impérialisme mondial faire de nouvelles concessions à l'Allemagne afin de la maintenir sur le front de la transposition de la guerre civile en Espagne de son terrain de classe sur celui des compétitions inter-impérialistes.

*Puisque la défaite du prolétariat est la condition du déchaînement de la guerre impérialiste, c'est aussi son réveil qui est la condition de la fin de cette dernière et ici l'expérience de la révolution russe est décisive.*

Nous avons voulu insister sur cet argument car si la thèse de notre fraction est

juste, il est évident que, lorsque les conditions de la défaite du prolétariat se présentent et que surgissent celles de la guerre, il appartient aux groupes communistes de préparer les armes du réveil du prolétariat qui, loin d'être celles du pacifisme ou de la « paix » seront celles de la révolution puisqu'elles seules sont susceptibles d'arrêter le massacre mondial et d'en terminer avec le capitalisme.

C'est précisément au sujet de cette préparation idéologique avant la guerre impérialiste que nous voudrions rencontrer le camarade Rosmer. L'argument qui consiste à croire que Lénine résidant en 1914 dans un pays non belligérant aurait échappé à l'atmosphère de débacle régnant dans les pays en guerre et, qu'au surplus, il se basait sur la situation moins désespérée en Russie, n'explique évidemment pas le programme net et intransigeant qu'il opposa dès 1914 aux manifestations confuses contre la guerre qui s'élevèrent en France et ailleurs. L'argument qui nous montre de nombreux bolcheviks résidant en France et s'engageant dans l'armée française ne nous paraît pas corroborer cette thèse. Il ne s'agit pas, à notre avis, de rechercher les circonstances atténuantes de la faiblesse des opposants des autres pays, car à ce compte l'on pourrait invoquer les mêmes arguments pour tous ces révolutionnaires qui se laissent entraîner par l'ambiance actuelle et courent se faire massacrer sous les drapeaux du Front Populaire en Espagne.

Il s'agit plutôt de rechercher les conditions pour échapper à l'ambiance que le capitalisme parvient à créer autour de la conflagration mondiale. Et l'expérience des événements en Espagne prouve qu'il ne s'agit pas d'un argument quelconque car même des communistes éprouvés se laissent entraîner dans une atmosphère qui est bien celle spécifique où se vérifie la mobilisation du prolétariat pour la guerre, le capitalisme agitant les deux « mystiques » : démocratie et fascisme.

La force inébranlable de Lénine en 1914 réside dans la longue formation révolutionnaire d'un noyau marxiste ayant élaboré des positions communistes et ne laissant pas au hasard le soin de décider de son orientation. Qu'il y ait eu parmi les bolcheviks des faiblesses et des revirements c'est inévitable et nous devons nous attendre à la répétition de semblables épisodes